

TRADUCTION



Poèmes d'Attila JÓZSEF
traduits par Marc MARTIN

Cœur pur

Moi je n'ai rien, ni père ni mère,
pas de berceau, pas de suaire,
pas même un dieu, une patrie,
aucun baiser ni bonne amie.

Voilà trois jours que j'ai faim,
rien à ronger, sauf mon frein.
J'ai pour tout bien mes vingt ans,
et mes vingt ans, je les vends.

Si pas un chat n'est preneur,
le diable en aura la primeur.
Cambrioleur au cœur pur,
tueur s'il faut : c'est mon futur.

On me prendra, on me pendra,
en terre bénie, on m'enfouira :
festin funeste, de foins et d'herbes
foisonnera mon cœur superbe.

(mars 1925)

Médillons

1
Eléphant je fus, pauvre et ingénu,
je buvais aux fraîches eaux bienvenues,
de ma longue trompe, au sommet des dunes,
je caressais le soleil et la lune,

portant à leurs lèvres le bois, la corne,
serpent et silex et vert capricorne,
j'ai maintenant l'âme humaine – adieu, ciel,
je m'évente à coups d'horribles oreilles – –

2
Grain de poussière grimpe à grêle rosée,
ma main masque mon pantalon troué,
le petit porcher pleure : sur son cœur serre
son porc arc-en-ciel, qu'un sort change en pierre.

Le ciel, fumée verte, peu à peu, rougeoie :
sonne ! ton appel, dans l'eau sourde, se noie ;
laiteuse au sein des glaces, la fleur se fige,
le monde, sur feuille morte au vent, voltige --

3

Trotte, trotte le pêcheur de sangsues,
bée, bée, la bouche du porcher ossu,
plane, plane le héron sur l'étang,
fume, fume la fraîche bouse au champ --

Lasse, une pomme surplombe ma tête,
un ver la transperce et par son trou, guette,
de tout voir et percer à jour, coutumier,
ce poème fut fleur, fleur de pommier --

4

Lait de poule, peut-être en es-tu la mousse,
nuit tendue, peut-être y es-tu secousse,
fond de l'eau, peut-être y es-tu couteau,
peut-être bouton qui manque au manteau --

la bonne, de ses pleurs, mouille le levain,
la maison brûle, tu veux baisers en vain,
cherche ton chemin, retourne-t'en vite --
lampions fumigènes, des yeux t'y invitent --

5

Pourceau, certes, mais aux pieds de pur jaspe,
sur un dieu de bois sculpté, je prends place,
deuil de velours, surgis donc sur le lait !
je meurs, ma barbe pousse, pesante à souhait

et si tressaille encore le ciel, ma peau,
sur mon ventre tout croule de mon dos ;
y grouilleront maints corps gras virulents,
et les étoiles, petits asticots blancs --

6

Le lézard vert fulgure, quête mon sort,
le blé bruisse et crisse : son grain va éclore,
le lac me mire dès qu'y tombe une pierre,
et nuages que pleurs implorent, rivières,

aubes qu'on espère à guerres que veux-tu,
vibrantes étoiles, jours interrompus

rôdent à l'entour de ma tête calme –
mon corps tire sa chaleur du monde en flammes – –

7
Sur le seuil le seau, l'écume de fer, –
aime la fille aux pieds nus qui s'affaire,
balaie l'eau sale, flaques et clapotis
dont les crachats souillent ses bras flétris –

sous des trombes de tôle, je ploie de même,
mais tonnants et libres, des flots se démènent,
et sur le cheval des mers, sur la dent
des cages d'escaliers, hurlent au vent – –

8
Bloc d'ambre où de glace, l'avocat s'incruste,
en frac noir, accroupi, d'un œil il scrute
ce qui cache et cajole jalousement,
ce que bénissent brumes, jours et vents,

grimpe la rose, tandis que je pourris,
de moi fait son nid le frais canari,
et je serai le feu des soirs d'automne,
pour que les vieux, jamais plus, ne frissonnent – –

9
Avec mon ami, j'habite un même lit,
jamais je n'aurai de lys défraîchi,
j'aimerais bien tuer, comme tout le monde,
mais je n'ai ni fusil, ni flèche ou fronde

et vous voyez de votre plus morne œil,
lors que la fève bruit, ronfle d'orgueil,
mes larges lèvres que la fièvre tord,
les vers dont l'oiseau me nourrit encore – –

10
Claque et craque et vrille, ma barbe en bataille,
glisse, comme une herse, sur les semailles –
au-dessus du ciel, comme en bas la nue,
plane, sans maître, une caresse éperdue,

qui par enchantement, se posera,
dans ma barbe un beau jour se blottira,
puis douce, coulera jusqu'à ma saillie,
comme un cordial qui décuple l'envie.

11

Vingt-trois rois à la promenade,
tiare de jaspe sur la caboche,
grignotent melons et grenades,
lune luisant dans leur main gauche.

Clopin-clopant, vingt-trois gamins,
vieux galurins sur la tête,
croquent pastèques, crachent pépins,
soleil flambant neuf en leur dextre.

12

le noir, nez écrasé plein la figure,
le jaune, au bleu du ciel de pur azur,
le rouge, à fleur de peau caille le sang,
le blanc, tel un incubé se trémoussant –

(1928)

Coraux

A ton cou des coraux,
yeux de grenouille à fleur d'eau.
Neige que criblent,
que criblent crottes d'agneau.

Rose et lune en son halo,
ta taille qu'un fil d'or enclot.
Corde à mon cou,
corde et nœud de lasso.

Jupe que tes jambes balancent,
battants de cloche s'élançant,
fleuve d'eau vive,
deux peupliers s'y penchent.

Jupe que tes jambes balancent,
battants de cloche en cadence,
fleuve d'eau vive,
pluie de feuille en silence.

(été 1928)

Ode

1
Assis sur la falaise étincelante,
je sens le vent léger
de l'été naissant, son souffle,
telle la chaleur d'un cher dîner, m'effleure.
Au silence, j'habitue mon cœur.
Il y a pire –
refluant soudain, le passé s'amasse,
on en reste pantois, sans mot dire,
tête basse.

Je scrute la crinière des monts –
la lumière à ton front
scintille de chaque feuillage.
Sur le sentier personne, personne,
à ma vue ta jupe que chifonne
le vent volage.
Sous la feuillée fragile,
je vois tes cheveux onduler
et tes doux seins frémir
– et comme jaillit la source vive –
voilà qu'à même les galets
blancs de tes dents, je revois
sourdre ton merveilleux sourire.

2
Oh ! comme je t'aime, toi
par qui parle tout à la fois
et la solitude qui intrigue et trame
au tréfonds du cœur,
et l'univers même.
Toi tel un torrent fuyant ses propres clameurs,
qui me laisses et vas ton cours silencieux,
tandis que sur les cimes de ma vie
vue de loin, je crie, vibrant, à m'en débattre
sur terre comme aux cieus,
que je t'aime, toi ma douce marâtre.

3
Je t'aime, comme l'enfant sa mère,
comme les gouffres sourds leurs abîmes,
je t'aime, comme les fenêtres la lumière,
comme l'âme la flamme et le corps le répit !
Je t'aime, comme les mortels, jusqu'au jour ultime,

aiment vivre leur vie.

Chacun de tes rires, de tes gestes, de tes mots,
je les conserve en moi comme trésors la terre.
A plus profond de moi, je t'ai gravée à l'eau-
forte de mes instincts, toi très chère,
toi sublime, toi aux courbes si belles,
et dont l'être me comble de tout l'essentiel.

Le flot des instants roule au loin ses rumeurs,
mais tu demeures, muette, dans mon oreille.
Les étoiles en feu filent et meurent,
mais tu me restes au creux de l'œil.
Dans ma bouche, ton goût flotte,
tel le silence au fond d'une grotte,
et sur le verre d'eau claire, ta main
aux fins méandres sanguins
point comme une aube en moi.

4

Oh, mais quelle matière suis-je donc,
que ton regard me sculpte, me façonne ?
Et quelle âme, quelles lueurs,
quel sortilège enchanteur,
par delà les brumes du néant, me donnent
d'arpenter les vallons de ton corps fécond ?

Et comme le verbe dans l'esprit grand ouvert,
de m'immerger dans tes mystères !...

Le cours de ton sang, telle une roseraie,
palpite incessamment.
S'y insufflent les flux éternels,
pour que l'amour, sur ton visage, florisse,
et qu'en tes entrailles, un fruit béni mûrisse.
Mille et mille radicules constellent
le sol sensible de ton estomac,
le brodent de fins entrelacs,
de lacis à foison qui se nouent, se dénouent –
pour que vibre d'essaims le creuset de tes sucs,
et que les beaux buissons de tes poumons s'ébrouent,
bruisent d'hymnes à leur propre gloire !

La matière éternelle sourd avec bonheur
au fil du tunnel de tes intestins,
et par les puits bouillants de tes reins,
la lie s'éveille à la vie, liqueur fertile !

En toi ondulent, oscillent des collines,
scintillent des voies lactées,
vagent des lacs, s'activent des usines,
s'affairent des êtres par millions, bêtes,
insectes,
varechs,
de cruauté à bonté,
du zénith à l'ombre où sombrent les jours mourants –
en tes substances souffle un vent
d'inconsciente éternité.

5

Comme le sang coagule en caillots,
ainsi pleuvent devant toi
ces quelques mots.
Bègue est l'être,
la pure parole émane seule de la loi.
Tenaces, mes organes me poussent à renaître
au jour le jour, mais déjà, s'apprêtent
à replonger dans le silence à tout jamais.

Or donc, que d'ici là, chacun d'eux clame -
Parmi la foule de deux mille millions d'âmes,
toi seule, entre toutes, fus choisie,
toi sans pareille, toi
doux berceau, fier tombeau, fleuve de vie,
ouvre-toi donc à moi !...

(Que ce ciel auroral monte haut !
Ses strates étincellent de nuées.
Aveuglé par tant de clarté,
je suis perdu, je crois.
J'entends mon cœur, comme hors de moi,
qui bat et résonne d'échos.)

6 (*chant subsidiaire*)

(Le train m'emporte et me lance à tes trousses,
peut-être même, avant demain, te trouverai-je,
peut-être alors ce front fébrile s'apaisera,
peut-être alors, à voix douce, tu me diras :

L'eau chaude coule à flots, prends un bain !
Puis sèche-toi dans le drap que voici !
La viande cuite, qu'elle apaise ta faim !
Là où je couche, c'est ton lit.)

(Juin 1933)

Calcul

Purin putride, infectes boues noires,
j'ai tout bu, gobé jusqu'à la lie ;
on ne peut être plus hardi.
Je n'ai pourtant essuyé que déboires.

Ce monde où vaut le rachat des fautes,
pas une heure de ma vie n'y fut noble ;
ni même aimable, douce et chaude,
comme un borbier l'est au porc qui s'y vautre.

La vertu m'apprend l'hypocrisie
(à toi aussi, je crois). La faim,
depuis vingt-huit ans, me tient.
Rien ne prend plus sur moi, sauf le fusil.

Ainsi donc, des forces, des scories
si tenaces tenaient mon cœur,
que ma tendre chérie prend peur
quand je l'envisage, pourtant je souris.

Sous le ciel morne, alors, je m'assieds,
comme un clochard sous l'arche d'un pont.
Et je m'octroie l'absolution :
Il n'y aura pas de jugement dernier.

(11 nov. 1933)

[Peut-être disparaîtrai-je soudain]

Peut-être disparaîtrai-je soudain,
comme un gibier, sa trace en forêt.
J'ai dilapidé tous mes biens,
rendre des comptes, moi seul le devrais.

Dans d'âcres fumées qui suffoquent,
j'ai tanné ma chaire fraîche de l'enfance.
La peine me met l'esprit en loques,
quand mes yeux s'ouvrent sur mon errance.

Précoce, le désir m'a mordu
jusqu'à l'os, puis m'a laissé en plan.
L'ombre d'un regret m'est venue,
que n'en ai-je accouché dans dix ans.

Trop fier, je restais sourd, toujours,
même aux mots que me disait de ma mère.
Une fois orphelin, sans recours,
j'envoyai mon maître se faire lanlaire.

Je croyais éternelle et libre
cette sève à foison : ma jeunesse.
Et voici qu'aux aguets, je vire
aux larmes : craquent les branches sèches.

(nov. 1937)

Poèmes d'Attila JÓZSEF
traduits par Edit ILLÉS-EUVERTE et Nicole CATRICE

Berceuse

Berce-la au murmure de l'eau
berce-la dans les roseaux
avec ta gaieté bleue
avec un baiser du lac.

Il se peut qu'un autre amour
vienne la combler, un jour.
Que celui-là la berce alors
avec ce bercement-là.

Désir de fusion

C'est en vain que dans tes yeux s'allume un brasier
en vain mord mes lèvres la douleur d'un baiser
et le désir d'embrasser : je veux davantage.

La brûlure court haletante sur ta chair
t'arrachant ta robe qui s'envole dans les airs
et après ? Qu'y a-t-il après ? J'en veux encore !

Comme un nouveau-né que sa mère inhumaine
et débauchée a jeté dans le poêle rouge
ainsi se consume de désir mon beau cœur

Mon Dieu le désir cruel crie dans ma tête
comme crisse lka fourchette sur une assiette
et presse mes yeux douloureux.

O, j'aimerais tant ne faire qu'un avec toi !
Que ton sang et mon sang coulent en se rejoignant
Comme dans la tempête deux courants alanguis,

Nous aurions une seule âme qui flotterait
tranquille anéantie là-bas dans l'infini
et un seul corps comblé sans désir désormais

Deux fleurs de triste rêve en une épanouies
comme sont fusionnés le vent et le parfum

lorsque s'éloigne l'orage dévastateur.

Quand mon amour a traversé la rue

Quand ma bien-aimée a traversé la rue
les colombes près des moineaux se sont tues

Quand avec grâce elle a gravi le trottoir
sa chère cheville a brillé dans le soir

Lorsqu'en avançant son épaule a frémi
un enfant l'a regardée tout ébahi

Son pas ailé allumait les réverbères
les passants la contemplaient, l'admirèrent.

Ils ne pouvaient savoir, riant de bonheur,
qu'elle était la racine plantée dans mon cœur.

Je la berçais tendrement sur ma poitrine
Comme je craignais qu'on ne me la ravisse !

Leur belle humeur s'est déposée sur ma vie
brisant la tige de la fleur-jalousie

Et ma bien-aimée marchait belle et gaiement
poursuivie par la taille souple du vent.

Dieu

Quand aux billes des enfants jouent
Dieu est là qui traîne au milieu d'eux.
Si l'un ou l'autre écarquille les yeux
Dieu fait rouler sa bille dans le trou.

Mais à lui-même il ne pense jamais
c'est du monde dont il a le souci.
Les filles, c'est lui qui les embellit
en rosissant leur visage au vent frais.

Il veille à garder les chaussures propres

dans la rue s'efface devant les autres.
Il ne se bat pas, ne joue pas des coudes,
si nous dormons, en silence il se couche.

Je pensais que je n'avais pas la foi
mais quand le gros sac que je transportais
m'échappait, que je tombais sous son poids
alors mon corps, lui, vraiment Le voyait.

Maintenant je connais tous ses aspects
dans toutes ses actions je l'ai percé
je connais les raisons de son amour
car dans mon cœur je l'ai percé à jour.

Dans un léger vêtement blanc

Tout ce qui n'est pas comestible
je l'ai mâché et recraché
Moi je sais bien ce qui est bon
et d'une bulle de savon
distinguer la voûte du ciel.

Je sais comme sait un enfant
que c'est en jouant qu'on est heureux.
Moi je connais beaucoup de jeux
car s'écoule la vie réelle
et ne reste que l'illusion

Les riches ne m'aimeront pas
tant que je vivrai pauvrement.
Je n'intéresse pas les pauvres
ne pouvant être consolation
pour ceux qu'il est honteux d'aimer.

Je me façonne mon amour
j'ai les deux pieds dans les étoiles
je pars en guerre contre les dieux
mais mon cœur, lui, ne tremble pas
dans mon léger vêtement blanc.

La petite dernière

Traduit par Marie-Thérèse de DOMBORA

Marcel Bakó siégeait à sa table comme un général ! Comment aurait-il pu en être autrement, quand il était le seul homme de la maison, le reste n'étant que femmes : une épouse et six filles. La septième fille, la petite dernière, celle-là, elle n'était pas ici : cela faisait une année bien comptée qu'elle avait quitté la maison pour entrer dans une école de conducteurs de tracteurs. Bien sûr, c'était une fille, elle aussi, mais pourtant une petite créature bien dégourdie ! Sa mère ne cessait de s'attendrir quand elle regardait sa photographie et elle disait toujours : "Ah, ma chère petite Kati, que fais-tu donc là-bas, si loin, chez des étrangers ?" – "Ne geins pas – grommelait alors le vieux. – Regarde ça, elle porte la culotte et elle n'en a même pas honte !"

L'instantané représentait en effet Kati en bleu de travail devant son tracteur. Ses cheveux blonds étaient soigneusement tirés en arrière et attachés par un ruban : ah ça, elle avait même abandonné son fichu de tête ! Toutefois, ce n'était pas tant le pantalon qui rendait Marcel furieux, mais bien plutôt que Kati ait quitté la maison sans autorisation paternelle. Marcel voulait à tout prix en faire une couturière. Kati était bien d'accord, mais voilà que, durant l'été 50, étaient arrivées au village de jeunes conductrices de tracteurs et depuis lors, elle ne tenait plus en place.

Enfin, un beau jour, elle s'était campée devant son père et lui avait déclaré tout de go qu'elle allait partir. Il ne lui en donna pas la permission. Eh bien, puisqu'il en était ainsi, elle s'en passerait ! Elle fit son petit baluchon et s'en fut au chef-lieu de canton où elle entra dans une école de conducteurs de tracteurs.

Personne n'aurait jamais pu penser que des sept filles de Marcel, ce serait justement la petite dernière qui tiendrait tête à son père. Car c'était toujours comme ça que les choses se passaient dans la famille Bakó : quand Marcel disait "Silence !", ses filles se retiraient dans un coin comme des petits poussins effrayés. Et si Kati osait piailler, cela lui valait une bonne raclée !

– Puisque tu es née fille, retire-toi dans ton coin, toi aussi ! – disait alors le vieux. – Ce n'est pas assez que tout le monde rie de moi, il faut encore que vous soyez méchantes ?

Il était bien vrai que dans le village on ne parlait plus de Marcel Bakó que

comme "du pauvre homme qui a sept filles". Avant même la naissance de Kati, les collègues de travail de Marcel le taquinaient.

– Vas-tu encore trouver un nom de fille dans le calendrier ? Bientôt, tu vas arriver à la lettre Z !

– Dieu m'a puni, mes amis – soupirait le vieux. – Ces filles-là, elles ne savent ni faucher, ni labourer. Mais quand je dis "silence !", on entendrait voler une mouche au plafond. Essayez donc voir un peu d'imposer une telle discipline chez vous !

Il se consolait comme il pouvait. Qu'aurait-il pu dire d'autre ?

Il avait cependant la conviction profonde que les petites filles ne sont que des créatures "ratées" qui doivent s'estimer heureuses que le monde ne les rejette pas...

Et à présent, assis au bout de la table, il faisait une conférence à sa famille, tout en mangeant son pain et son lard.

– Elles ont perdu la tête, c'est moi qui vous le dis. Et si je vous le dis, c'est que c'est la vérité. Marie, ou comme tu t'appelles, t'es-tu acheté du tabac ? Voyons... enfin... comment vous imaginez-vous qu'une femme devienne président du Conseil populaire ? Le chef du village... Qu'elle dirige les hommes ? ! Eh bien, sait-elle seulement faucher, labourer, porter des sacs ? Et vous, vous pensez – il visait Kati – que si vous portez la culotte et fumez le cigare, et que sais-je encore, cela signifie que vous êtes des hommes, vous ? Prenez-en bonne note : vous êtes des femmes et vous le resterez !

Ses filles se taisaient : qu'auraient-elles pu dire ? Sa femme ne pipait mot non plus, ne fût-ce que parce qu'elle ne tenait pas à se brouiller avec son compagnon pour ses vieux jours. Et tandis qu'ils étaient tous là à se tenir en silence, voici qu'une détonation terrible fit soudain trembler les vitres. Ils s'en coururent tous devant la maison.

Des tracteurs à chenilles arrivaient sur la route.

Les labours de printemps allaient commencer pour la coopérative. Marcel était lui-même membre de la coopérative. Il s'y était inscrit, puisqu'il n'avait qu'une seule vache – et celle-ci, on aurait plutôt dit un chat mouillé ! En outre, le travail marche quand même plus rondement en commun.

Quand il avait inscrit son nom sur la liste, on lui avait dit : il y aura des tracteurs qui viendront. Et maintenant, ils venaient bien en effet, mais il n'aurait jamais pensé que Kati serait au nombre des conducteurs. Pourtant, elle était bien là, troisième dans la file. Mais elle prit de côté et se dirigea vers le pont ; puis, arrivée

là, arrêta la machine à chenilles.

– Ouvrez le portail, Papa !

Marcel cligna des yeux comme une poule qui lorgne vers le soleil, fronça le front et ne fit pas un mouvement.

– Qu'est-ce que c'est que ces façons, c'est toi qui commandes ici maintenant ? – bougonna-t-il, interloqué. Il ouvrit pourtant le portail recouvert d'une claie d'osier, tout en faisant la même tête que s'il lui était né une huitième fille...

Kati mit les gaz, lâcha l'embrayeur et entra avec son tracteur, tout droit au milieu de la cour. Là, elle s'arrêta et sauta toute légère sur le sol pour aller embrasser sa mère et ses soeurs aînées qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps. Celles-ci la serrèrent dans leurs bras avec des cris et des rires et embrassèrent ses belles joues rouges, ses cheveux blonds, son front. Sa mère séchait déjà ses larmes, elle était tout étonnée de voir comme sa petite fille avait grandi et forci. Il aurait quand même été bien dommage de pleurer, quand elle avait été si bien soignée.

Kati aussi avait les larmes aux yeux, non pas qu'elle fût pleurnicharde, bien sûr ; mais il faut dire que le vent soufflait dans la campagne, un vent de printemps tout frais, et les tracteurs flambant neufs filaient comme de bons petits chevaux. Marcel n'en était pas encore revenu de sa surprise. Il prenait son temps pour refermer le portail et restait là exprès à s'attarder. Il se sentait mal à l'aise. C'était comme si sa conférence de midi avait tourné au fiasco. Kati cependant n'attendit pas que son père lui sautât au cou. Elle alla au-devant de lui et lui tendit la main comme un homme :

– Camarade coopérateur, la quatrième brigade de tracteurs est arrivée. Avez-vous préparé votre terre ? Avez-vous enlevé les tiges de maïs ?

– Qu'est-ce que c'est que cette brigade ? – grommela le vieux, et il se rappela soudain qu'il n'avait pas encore enlevé les tiges de maïs comme le prescrivait le règlement. Les autres avaient effectué ce travail en commun. Mais comment cette gamine osait-elle lui demander des comptes, à lui, ici devant toute la famille ? Elle ruinait sa réputation. Et d'ailleurs depuis des dizaines d'années qu'il cultive ses trois petits arpents, il sait mieux que personne ce qu'il a à faire ou non. Mais dans cette affaire de tiges, c'est Kati qui a raison. Il n'allait cependant pas discuter de ça avec sa benjamine. Il ne manquerait plus que ça, qu'il ne reste là à discuter avec Kati ou, à Dieu ne plaise, ne lui fasse des excuses. Il préféra donc détourner la conversation.

– Dis-moi, c'est ce pantalon-là que tu portes sur la photo ? – demanda-t-il sur un ton détaché.

– Non ! – la jeune fille secoua la tête. – Celui-là, je l’ai déjà déchiré. Vous savez, là-bas j’étais toujours tellement à bricoler au milieu des machines... L’huile l’a mangé.

– Je veux bien le croire. Tu as toujours été polissonne. Mais tu as défoncé ma cour – il montrait les traces de roues du tracteur. – Ici il y aura tant de boue que l’on ne pourra plus s’en dépêtrer. Mais, dis-moi, à qui est ce tracteur ? – Marie ! – cria-t-il à sa cinquième fille. – Descendez de cette machine. Vous ressemblez à des oies... A qui donc est ce tracteur ?

– Il est à nous ! – et la jeune fille au pantalon bleu eut un petit sourire désinvolte.

– Je me doute qu’il n’est pas au Père Glinglin ! Et le mécanicien, où est-il resté ? Comment a-t-il pu être aussi inconséquent pour te laisser partir toute seule ? Regarde un peu ce que tu as fait à ma cour ? Qu’est-ce que c’est que cette brigade pour être aussi irresponsable ?

– Papa – se défendit Kati qui avait repris son sérieux –, quand je le dis une fois... C’est mon tracteur et je suis venue labourer. Avez-vous enlevé les tiges ?

– Ne viens pas me faire la leçon avec tes tiges ! Tu as compris ? – fulmina le vieux et il partit à la Mairie pour téléphoner. Il savait bien, lui, qui il devait joindre à la station de motoculture. Ceux-là le lui diraient.

Au bureau, il demanda le vice-président. Celui-là au moins c’était un homme, pas un de ces politiciens en jupon. Mais le vice-président était occupé à régler la question du logement des conducteurs de tracteurs. Par contre, la présidente était là, assise à sa table, elle compulsait le plan d’ensemencement. Quand elle aperçut le vieux, elle lui demanda, comme si elle avait parlé avec Kati :

– Pourquoi n’avez-vous pas enlevé les tiges, Marcel ?

– Je veux téléphoner. Et ne me faites pas la leçon, car cela fait trente ans, moi, que je cultive cette terre.

– Oui, mais attention, il va falloir enlever les tiges – dit tranquillement la jeune femme et elle lui demanda où il voulait téléphoner. Puis, elle appela aussitôt elle-même le directeur de la station de motoculture.

Marcel porta l’écouteur à son oreille.

– Allô ! C’est la station de motoculture ? Ici Marcel Bakó, de Kalánfalva. Oui, camarade, le père de Kati Bakó. Oui, je suis son père. Eh bien... Je veux vous demander : le mécanicien, où est-il resté ? Comment laissez-vous cette gamine partir seule avec la machine ? Cela pourrait vous coûter-cher, camarades !

A l'autre bout du fil, le directeur donna une longue explication. Marcel se contenta de toussoter et de hocher la tête. A vrai dire, il ne savait trop quels arguments apporter, mais soudain il se rappela quelque chose :

– Je dois vous dire, Camarade, que la gamine a failli rentrer dans la palissade. Vous imaginez ça ? Quoi ? Elle est responsable du tracteur, elle ? C'est une folie, Camarade ! Une folie ! Vous l'avez envoyée labourer ici ? Eh bien, de quoi allons-nous avoir l'air ! C'est le diable qui s'est mis dans l'affaire, ma parole !

Le directeur donna une nouvelle explication et Marcel Bakó ne hochait déjà plus la tête, il se contenta de la tenir toute droite et son visage ridé eut un sursaut. Il dit :

– Les tiges ? Voilà que vous commencez, vous aussi, avec les tiges, camarade ? Eh bien, quoi... Il y a eu de la pluie. Cet après-midi, j'enverrai mes filles... Oui, oui. Il en était question, bien sûr, mais j'ai été très occupé, comme on dit. Et les femmes ne s'y connaissent pas. Oui, oui. Eh bien, d'accord ! Au revoir !

Il reposa le combiné, prit son chapeau et sans même un regard à la directrice, reprit le chemin de chez lui sous un beau soleil printanier. Mais arrivé devant la coopérative, il se ravisa et s'en alla dans la campagne à pas rapides. Là, il fit dire chez lui par le tambour de la commune, que sa femme et ses six filles aillent enlever les tiges. Qu'elles apportent aussi des paniers avec du pain et du lard pour le goûter, mais que les oignons ne soient pas de ceux qui avaient gelé, car il leur avait déjà dit son opinion à ce sujet...

Le lendemain les labours pour les coopérateurs commencèrent dès l'aube. Il y avait foule dans la campagne. On se serait dit à la foire. Ils étaient tous là, enfants, jeunes filles, vieilles femmes, cultivateurs de la coopérative et du secteur privé, à bourdonner autour des tracteurs et des conductrices en pantalon bleu.

Le sous-directeur fit un discours. Il eut recours à des mots solennels et salua "l'assistance présente". Pour terminer, comme s'il s'agissait d'une assemblée, il déclara : "j'ouvre les labours".

– Holà ! – s'interposa Marcel Bakó. – Attends pour les ouvrir ! Mon champ doit être labouré par un homme. Voyez là ce gars à cheveux roux, au moins, celui-là, il n'est pas né d'hier.

La directrice se mit en colère :

– Marcel ! Sur votre terre à vous, c'est votre propre fille qui va labourer. Quelle sorte d'homme êtes-vous donc ?

– Moi, je fais partie de cette sorte d'homme qui, si sa terre est bousillée et s'il n'a pas de pain, ira en vain chez toi pour te demander de lui en prêter... Tu es

avare. Il n'est pas indiqué dans le contrat qu'on nous enverrait des filles ici. Pourquoi pas des chats ? Et en plus, on se mêle de diriger les hommes... On leur donne des pantalons. Je ne sais même pas pourquoi on ne leur colle pas des moustaches sous le nez !

Ces paroles de Marcel provoquèrent pas mal de tousotements. Car il y en avait d'autres à qui la répartition ne plaisait pas non plus. Surtout parmi ceux qui logeaient les conducteurs garçons. La veille au soir, ils les avaient bien traités dans l'idée de les voir labourer convenablement leur terre. Et il se trouvait que le conseil populaire avait placé aussi des filles chez André Kocsis et Mathias Szabó. Alors, c'était bien la peine d'avoir nourri ces garçons ! Le soleil était déjà haut d'une toise au-dessus de la montagne qu'ils n'en avaient pas encore fini avec la répartition. De toute manière, ne m'envoyez pas celui qui louche, car cela fera comme quand le fils de Michel Panga voulait apprendre à monter à bicyclette... Et tout était à l'avenant... La directrice finit par dire :

– Ça va bien, camarades, nous allons les reclasser. Et puis, l'année prochaine nous ne ferons venir que des ministres pour effectuer les labours... Il semble bien que nous soyons devenus très difficiles...

On recommença donc la répartition des tractoristes. D'abord les jeunes gens, puis les jeunes filles. Parmi les jeunes filles les plus âgées "se placèrent" rapidement : ce n'était pas comme pour la course au mari.

Kati resta la dernière. Elle était la plus jeune avec ses dix-huit ans. Elle restait assise tristement sur son tracteur. Ses joues brûlaient de honte. Et si elle n'avait pas craint de compromettre définitivement la réputation des jeunes filles, elle aurait éclaté en sanglots. Elle fut bien aise de faire démarrer son tracteur et alla se placer avec la septième équipe. Elle était furieuse contre son père. C'était lui qui avait tout commencé. Et voilà que maintenant il se disputait avec Michel Panga.

– Ne m'en parle pas – criait-il –, ta terre n'est pas un terrain de montagne.

– Oui ? – riposta l'autre. – Et toi, tu me refiles ta fille ! Pourquoi est-ce que tu l'envoies chez moi, ta mioche ? La moustache de Marcel Bakó se hérissa de colère. Il ne pouvait tout de même pas supporter qu'un autre que lui insulte sa fille et, pris au dépourvu, il ne put faire autrement que de répéter ce qu'il avait souvent entendu dire à la directrice :

– Tu sous-estimes les cadres féminins, camarade. Car, moi je ne te parlais pas de ma fille, je te disais simplement que ta terre n'est pas un terrain de montagne. Ce n'est pas comme la partie supérieure de la mienne... Rappelle-toi quand nous avons planté ce piquet... Ce truc... Qu'y avait-il donc également pour le constater ? – il s'embrouillait complètement, il n'avait pourtant à proprement parler qu'un seul but : que ce soit le plus âgé des conducteurs, celui qui avait des cheveux roux, que l'on charge de labourer sa terre.

Kati se mit cependant à faire pétarader le tracteur et passa sur la terre de son père. Effrayé, le vieux fit un bond de côté. Toute la famille était déjà là, au bout du champ, les filles avec leur mère. Elles avaient l'air d'assister à une représentation théâtrale : les yeux écarquillés, elles regardaient avec recueillement la septième fille, la petite dernière, cette petite créature blondinette qui, il n'y avait pas si longtemps, était tout juste bonne à couper les orties pour le repas des canards. Puis arriva toute la parenté, les enfants se couchèrent à plat ventre sur le sillon... Bref, l'intérêt fut grand !

Marcel Bakó se tenait à cinquante pas de là. Il piétinait, indécis, d'un pied sur l'autre, puis il s'élança derrière le tracteur.

– Kati ! Arrête, au nom de la Vierge Marie !

Dans la grande pétarade, Kati n'entendit pas le cri de son père. Elle enfonça le soc dans la terre et mit les gaz au moteur.

– Kati ! Arrête quand je te le dis ! – Marcel, tout pâle, avançait à tâtons derrière la machine. Quand il arriva à sa hauteur, il tourna un peu par devant et fit signe avec son chapeau.

– Aïe, mon Dieu ! Aïe, mon Dieu ! Il va se faire écraser... – au loin, sa femme tremblait de peur. – Marcel, écarte-toi, malheureux !

Kati poussa l'embrayage. Il lui fallut bien s'arrêter.

– Si je te le dis, moi, alors tu dois t'arrêter – l'apostropha son père un peu plus calmement. Car c'était déjà une victoire si le tracteur s'arrêtait à son commandement.

– C'est moi qui dois labourer ici, Papa.

– Tu bousilles ma terre.

– Je ne la bousille pas. Je suis responsable du labour.

Le vieux se remit à maugréer :

– Toi ? Responsable de ma terre ? Depuis quand ? C'est moi qui suis le responsable de ma terre, mets-toi bien ça dans la tête – et le vieux donnait des petits coups sur le flanc du tracteur. – Il apparaît en fin de compte que c'est toi qui commandes à la maison. C'est sans doute toi qui m'as élevé ! Eh bien, fais demi-tour et sors du sillon...

Mais il ne le disait plus avec autant de conviction.

Et Kati eut soudain une idée. Elle connaissait le point faible du vieux. Elle lui dit gentiment :

– A la station de motoculture, on m’a dit : et puis, Kati, prends ton père avec toi sur le tracteur, car c’est un bon cultivateur, il sait comment il faut labourer la terre.

Perplexe, le vieux fixa de grands yeux sur sa fille.

– Mais pour toi, ton père, c’est rien. Hein ?

– Cela m’était sorti de l’esprit.

– Une autre fois, que cela ne t’en sorte pas !

Ils firent tant et si bien que le vieux finit par aller s’installer près de sa fille sur le tracteur.

– Mais si tu laboures mal, je te chasse. Le labourage est un travail d’homme, mets-toi bien ça dans la tête. – et il se retourna, tout fier, pour jeter un regard à la famille.

– Vous serez le contrôleur de la qualité. D’accord ? –lui dit Kati avec un rire jaune.

– Et alors, qu’est-ce que c’est que ça ? Une sorte de gabelou ?

– Quelque chose dans ce goût-là. Un douanier de la qualité.

– Allez, démarre ! Tu sais où il faut faire attention. Au bout supérieur du champ. C’est là le plus difficile. Ah, comme j’en ai eu du mal avec ce morceau-là !

Ils labouraient donc tous les deux. Kati menait la machine, que c’en était admirable. Elle était un peu penchée en avant sur le siège rembourré et ses yeux bleus qui à d’autres moments étaient si puérils, observaient à présent le sillon avec un grand sérieux.

Le vieux, lui aussi, observait et il se demandait où il pourrait bien trouver à y redire. Ils en étaient déjà au second tournant et il continuait à rester silencieux sur le tracteur. Il aurait bien voulu entamer la conversation et poser la question : “Toi, Kati, qui t’a donc appris le métier ?” Mais il avait honte. Et en fait de contrôle, il pensait surtout à ce que diraient ses filles le soir, puisque jusqu’ici c’était lui le plus intelligent de la famille, mais à présent voilà qu’il y avait sa septième fille qui tournait aux angles avec son tracteur comme un chat qui joue avec sa queue. Et elle tirait ces manettes en avant ou en arrière avec autant d’assurance et de facilité que si elle s’était trouvée devant son métier à tisser. Marcel y regardait lui-même à deux

fois avant de déplacer un pied. Il était assis là comme si on était en train de le raser. Il avait entendu dire qu'il y avait du courant électrique dans ces machines et ça, ça peut vous secouer si bien que vous pouvez aller jusqu'à en oublier votre nom !

Vers l'heure de midi arriva le déjeuner. La mère de famille apporta une bonne soupe aux lentilles avec du petit salé.

– A présent, ça suffit comme ça. Nous avons assez travaillé – dit le vieux sur un ton résolu, et il s'assit au milieu. Lui, il mangeait toujours directement dans la marmite et ses filles faisaient respectueusement cercle autour de lui et mangeaient la soupe fumante à la cuiller dans leur assiette. Kati reçut le plus gros morceau de viande. Une chose pareille ne s'était encore jamais produite dans la famille. Elle même n'aurait jamais osé y penser, même en rêve.

Marcel se taisait. Il supportait même que les jeunes filles sortent toutes sortes de plaisanteries pendant le repas sans leur dire : “Qu'est-ce que vous avez là à pépier ?” Mais il tira sa blague à tabac et tenta un dernier essai de “critique”.

– Tu ne fumes pas le cigare ? – et avec un grand sérieux, il tendit un cigare à Kati. – Puisque tu t'es déjà mise à porter le pantalon...

– Merci beaucoup, Papa, mais je n'en fais pas usage – refusa la jeune fille sur un ton plaisant. Elle ne pouvait plus se tenir de bonheur.

Marcel fumait à son aise, tout en tortillant sa moustache. Il regarda longuement sa septième fille comme s'il la voyait pour la première fois, puis il lui tapa familièrement sur l'épaule et dit :

– Jusqu'ici j'étais le seul homme de la famille. Mais je vois que désormais nous serons deux : moi et ma petite Kati.

(1952)

Un poème de Lajos NYÉKI
traduit par Georges KASSAI

Le 20 mai 2006, nous avons fêté les 80 ans de notre ami et collaborateur Lajos Nyéki, dont on connaît et apprécie l'intense activité scientifique, sa *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui* (Orphys, 1988) ou ses essais sur la littérature hongroise réunis dans le volume *Des sabbataires à Barbe-Bleue* (Langues & Mondes/Asiathèque, 1997). Mais on ignore en général ses excellents poèmes (inédits pour la plupart) à la tonalité sobre et discrète, qui évoquent tantôt la nostalgie de l'exilé, tantôt, comme sa *Lettre à István Vas*, la continuité de la littérature hongroise, celle qui s'écrit en Hongrie et celle qui se pratique au-delà des frontières de la mère-patrie. Les deux poèmes dont nous publions ci-dessous la traduction (imparfaite et approximative) datent de 1957, année de l'arrivée de notre poète en France.

A l'étranger

Ici s'engourdissent jambes et pensées
L'adulte babille comme un grand nourrisson,
En vain parlerais-tu, tes paroles se perdent,
Il faudrait marcher plusieurs jours pour trouver quelqu'un qui les comprend

Pendant des heures tu te bouscules sous la terre
Personne ne te demande où tu vas,
les langues pétaradent, la tienne s'enfle,
tes dents ensanglantent tes lèvres muettes,

abruti, tu te laisses emporter par la foule,
tout en pestant, dans les larmes,
errant de portillon en portillon,

montant et descendant les escaliers, Dieu sait pour aller où
pourquoi, chez qui. – Tu avales tes larmes, tu te fais secouer,
mais nul ne te gratifie du moindre regard.

Lac du Bourget

Voici le lac, LE lac,
Parmi les lacs le plus lac,
Sur son miroir le Temps
Suspend son vol

La nuit succède au jour,
Bourgeons, puis molle neige recouvrent les branches
Ici, une passion refroidie
Est incandescente réalité

Elvire est morte depuis longtemps,
Le poète aussi et son poème
N'est plus guère évoqué par les chercheurs,
Mais le lac se berce toujours
Sur sa mélodie.

Aussi cynique que soit la horde des touristes,
Les boucheries et les auberges qui portent le nom de notre poète,
Malgré les odeurs d'huile, malgré les ferry
Ici, c'est le lac, LE lac.